

Quatrième Internationale !

LA VÉRITÉ

Organe du Parti Ouvrier Internationaliste (IV^e Internationale)

A PRÈS 1940 s'en est-il alors trouvé des journalistes avertis et de sagaces confédérés pour nous annoncer l'imminence du monde nouveau ! Finie la ploutocratie ! Place au socialisme ! Non le socialisme négateur des patries, du drapeau rouge et du poing levé, mais le socialisme de la réconciliation des classes, du travail, de la famille et de la patrie, le socialisme national. Et qu'a-t-on vu venir ?

On a vu la hausse des prix et les salaires bloqués, la famine s'installer dans les villes. On a vu les ouvriers, les jeunes de toutes conditions déportés en Allemagne.

On a vu les arrestations, les emprisonnements, les fusillades.

A l'exception des vendus, tout le monde est d'accord : l'expérience a détruit les dernières illusions.

Mais il y a encore les Anglo-saxons, des démocrates ceux-là, et de plus "nos alliés". Mais voyons les faits :

Les Algériens, les Marocains et Tunisiens connaissent des restrictions plus sévères, sauf ceux, bien entendu, qui ont dû revêtir l'uniforme. Les communistes qui le 1^{er} Novembre, manifestaient à Alger ont eu 5 tués et 14 blessés graves par la "police républicaine".

Les Italiens qui chassèrent Mussolini au cri de "Vive la paix" sont à nouveau entraînés dans la guerre et, qui plus est, derrière cette vieille baderne gelonnée de Badoglio.

Les Corses, qui prirent en grand nombre les armes, se voient régenter par un vieux sénateur bon-partiste.

Comme dit le brave Maréchal, les Français ont la mémoire courte, et pourtant, malgré tout, ce n'est pas tellement loin le 30 Novembre 1938, la

mise hors la loi et l'emprisonnement des communistes par Daladier, les 60 heures de Paul Reynaud et un certain nombre d'autres bonnes choses du même panier. Les grévistes de Grande-Bretagne, les 460.000 mineurs des U.S.A. ne crient-ils pas qu'il n'y a rien de changé dans les "démocraties" ?

Et pourtant à Moscou on s'est mis d'accord pour une "étroite collaboration". Staline veut bien collaborer étroitement avec Churchill l'affameur et le fusilleur d'hindous, avec Roosevelt qui emprisonne les meilleurs militants ouvriers, avec Tchong-Kaï-Tchek l'assassin des communistes chinois. Que nous prépare cette collaboration ? Pour le moins un nouveau "Il faut savoir terminer une grève" renouvelé de Juin 1936, qui devrait permettre le retour au calme, à l'ordre, c'est-à-dire le retour à l'exploitation capitaliste.

Il est grand temps que tous les exploités, ceux des villes et ceux des champs, comprennent qu'ils n'ont rien à attendre d'une solution impérialiste, d'une solution militaire à nos souffrances actuelles. Aucun des deux camps impérialistes ne peut apporter avec une paix véritable le pain et la liberté, car la paix ne sera qu'après la disparition de tous les fauteurs de guerre, donc de tous les capitalistes. Vouloir véritablement la paix, c'est préparer effectivement la Révolution. Mais la révolution ne triomphera que s'il existe un grand Parti révolutionnaire. L'heure est venue :

Rejoins le P.O.I. et la IV^e Internationale

L'état d'esprit en Allemagne

Nous avons pu interroger un de nos camarades prisonnier de guerre travaillant dans une grande usine allemande, et qui a pu s'évader. Voici ses réponses :

— **Quel est l'état d'esprit dans les camps et kommandos des prisonniers ?**

— Les prisonniers, dans une quasi-unanimité, gardent une mentalité "d'ennemis" en Allemagne. Ce n'est pas seulement l'antihitlérisme mais souvent aussi la germanophobie qui les anime, même dans les cas où ils ont des rapports personnels cordiaux avec leurs camarades de travail allemands. Les P.G. restent donc un terrain idéal pour le gaullisme qui se propage spontanément et sans s'appuyer sur une organisation, du moins dans les camps et régions que je connais.

Un grand nombre de P.G. gardent leur sympathie au P.C. du Front Populaire. La part prépondérante de l'Armée Rouge dans les défaites de l'Allemagne et la criminelle politique d'usure des Anglo-Américains renforcent cette sympathie.

— **Y a-t-il un courant révolutionnaire parmi les travailleurs français civils ?**

— A proprement parler, non. Nous n'avons pas même reconnu l'existence d'une organisation stalinienne. Mais essentiellement, en ce qui concerne les requis de la classe 42 et les jeunes en particulier, il y a une volonté de résistance admirable. On signale un cas de sabotage dans un hall de montage d'aviation où un travailleur français a péri sous le coup d'une bombe qu'il avait jetée, mais de tels cas restent l'exception. Plutôt que le sabotage à peu près impraticable, règne une sorte de grève perdue dans nombre d'usines. Les ouvriers français fraternisent généralement contre le patron, contre le contremaître, contre le garde-chiourme (police de sécurité).

— **Les autres travailleurs étrangers ?**

— Ils ont la même attitude en général que les travailleurs français. A signaler l'attitude de résistance systématique des Hollandais (requis des classes jeunes). Les Polonais, particulièrement maltraités et astreints au port d'un insigne infamant "P" en jaune, semblable à l'étoile des juifs, sont poussés à des réactions germanophobes. Les Ukrainiens sont souvent utilisés contre des groupes ethniques "ennemis" polonais ou russes. Leur attitude est souvent suspecte aux autres travailleurs étrangers.

— **Les prisonniers russes ?**

— Ils sont très mal traités, sous-alimentés, sans soins médicaux et battus. Ils gardent leur attachement au régime communiste, même lorsqu'ils ne sont pas stalinien.

— **Y a-t-il fraternisation des travailleurs français et étrangers avec les travailleurs allemands ?**

— Oui, en général. Le rendement des travailleurs allemands baisse. Ils sont découragés et il y a même désaffection au régime. Les enseignements passés du communisme redonnent leurs fruits. La conscience de classe domine les rapports sur le lieu de travail. Mais les ouvriers allemands, dominés et écrasés encore par un régime d'oppression puissant, restent passifs. Résistance passive. Ils souhaitent la défaite de l'Allemagne et les usines sont encore les centres de résistance.

LA DÉMOCRATIE EN MARCHÉ

Il est facile de raconter n'importe quoi à des fous crédules, mais on ne peut pas jouer indéfiniment à cache-cache avec l'histoire. Les faits sont une chose précise, ils sont riches d'enseignements, et, pour qui veut avoir une vue saine des événements, il est bon de ne pas passer à côté en se couvrant les yeux. Le premier débarquement anglo-saxon sur un sol français, le débarquement en Corse, et tout ce qui s'ensuivit, ce sont des faits, et ces faits confirment une fois de plus ce que nous répétons sans cesse : l'union sacrée est une duperie, et quand les ouvriers s'y engagent, la bourgeoisie a tous les moyens en sa possession pour les posséder sur toutes les coutures.

Quand les troupes gaullistes débarquèrent en Corse, ce sont les communistes, aidés des gaullistes indigènes, qui firent triompher l'insurrection dans l'île entière. Ils constituaient un comité de 5 membres, dont 4 communistes et un gaulliste.

Mais ce comité ne satisfaisait pas tout le monde : les bourgeois gaullistes ne perdaient pas le nord. Ils mirent bon ordre en envoyant un préfet désigné par eux qui débarqua d'Alger avec un excellent projet, dans de bonnes traditions démocratiques : élections municipales. Seulement, pour aller plus vite, car, n'est-ce pas, on ne disposait pas de beaucoup de temps, les élections se firent à mains levées. C'était très simple, mais il fallait y penser. Après quoi, le comité fut élu sur la base des élections de 1936 et, comme il n'y avait pas de communistes en Corse en 1936... L'escamotage, comme vous voyez, fut rapide.

Les ouvriers s'aperçurent qu'il ne suffisait pas d'avoir comme but de bouter l'ennemi "boche" hors de la Corse ; l'ennemi triomphant, malgré l'insurrection, et il n'était pas allemand. Contre le candidat communiste, à la mairie d'Ajaccio, se présenta Eugène Macchini, membre du P.S.F., président du Comité bonapartiste local : il fut élu, grâce à l'appui des gaullistes. Ce sont les gaullistes encore qui permirent la fuite de beaucoup d'éléments fascistes en les abritant dans leurs propres maisons. Le grand manitou de la Corse victorieuse n'était autre que le sénateur réactionnaire Jacobi. Les tendances ouvrières furent étouffées en un tour de main, et les réactionnaires pouvaient se féliciter.

Mais beaucoup de gens ont les illusions durables, et l'histoire ne leur apprend rien : ils se bouchent les oreilles, ils se couvrent pudiquement les yeux et ils répètent à tout le monde que le débarquement des anglo-saxons et gaullistes réunis apporte à la France non seulement le pain et la paix, mais encore la liberté. Mais quelle liberté peuvent nous donner ces messieurs ? Le loup peut-il donner liberté à la chèvre, ou la chèvre au loup ? La liberté démocratique, ça pouvait aller à la rigueur avant la guerre, mais maintenant, avec les masses en ébullition, la bourgeoisie ne peut plus se permettre rien d'aussi extravagant : les soldats de l'armée de la libération ne peuvent qu'être

des gardes-chiourme, des gardiens des coffres-forts ; ils ne peuvent certainement pas venir dire aux ouvriers français : « Faites ce que vous voulez, donnez-vous le gouvernement que vous voulez, nous ne serons que des spectateurs passifs. » Les bourgeois ne sont pas fous.

Et c'est pourquoi les Corses, s'ils veulent vraiment un gouvernement démocratique, désigné par eux-mêmes, et où les tendances ouvrières s'exprimeront, s'ils veulent tout ça, il faudra qu'ils recommencent le travail.

ANNE, MA SŒUR ANNE, NE VOIS-TU RIEN VENIR ?

Non, les gaullistes et ceux qui attendent leur salut des impérialismes anglo-saxons ont beau écarquiller les yeux ; ils ne sont pas venus hier, ils ne viennent pas aujourd'hui, demain peut-être ?

La chose devient claire, même pour les aveugles, et il y en a : les Anglais ne sont pas pressés de débarquer. Quand ils sont venus en Italie, les gens se sont frottés les mains ; quand ils ont débarqué en Corse, ils ne tenaient plus en place : « Ils vont venir ! » Ils ne sont pas venus. Ils ont le temps.

Quand Radio-Londres annonça que les troupes anglaises allaient débarquer en Grèce, les Grecs, dans leur innocente confiance, se sont soulevés. Ça ne leur a coûté qu'un massacre en règle : l'insurrection a été noyée dans le sang par les troupes allemandes. Après quoi Radio-Londres annonça tranquillement que tout cela n'était que pour jouer, ce n'était pas pour de vrai : ils n'ont annoncé leur débarquement que pour "faire peur aux Allemands". Ces Messieurs ont le temps...

Dans les Balkans, les Partisans mènent une guerre héroïque contre les troupes allemandes. Radio-Londres applaudit. S'ils se font massacrer, si, après des efforts héroïques, ils sont obligés de reculer, c'est vraiment dommage, mais c'est tant

pis. Les Anglais débarquer dans les Balkans ? Pas si fous. Ils ne se mêlent pas de ce qui ne les regarde pas. Ils ne sont pas pressés.

Pourquoi seraient-ils pressés ? Les affaires marchent à ravir. L'industrie lourde marche comme jamais, les canons se vendent comme des petits pains. N'oubliez pas que les marchands de canons ne sont pas une abstraction, un loup-garou inventé pour des fins de propagande : ça existe.

Et puis, les Allemands d'un côté et les Russes de l'autre s'épuisent dans une guerre gigantesque. Tant mieux ! Ce qui compte, c'est le dernier quart d'heure : or, au dernier quart d'heure, les Anglais seront frais et dispos. Et ils en auront peut-être besoin, avec tous ces ouvriers qui, peut-être, ne seront pas commodes à mener.

En attendant, les capitalistes anglo-saxons produisent des encouragements quotidiens à ceux qui, en Europe, luttent dans des conditions difficiles et dangereuses. Eux, ils attendent. Que voulez vous, ils ne sont pas aussi pressés que les gars dans les camps de concentration, ou en prison, ou dans les usines bombardées.

Ils viendront peut-être à Pâques... ou à la Trinité...

SUR LE FRONT OUVRIER

Grèves dans la Région Parisienne

RATEAU (La Courneuve)

Le 27 Octobre, les ouvriers de chez Rateau (environ 1200) ont fait une manifestation d'une demi-heure pour obtenir une augmentation. En effet, les salaires dans cette boîte sont très sensiblement au-dessous de ce qu'ils sont dans la plupart des usines de la région parisienne. Après discussion avec les délégués, la direction accorda 1 fr. 25 aux travailleurs, — rien aux apprentis. Les ouvriers ont considéré ça comme une amonèe. Ils ont débrayé le 27 Octobre. — Bien entendu le patron a fait appel à la police de Vichy. Deux commissaires de police sont venus exhorter à reprendre le travail. Ils se firent huer quand ils menacèrent d'arrêter "les meneurs". Et du reste ils se dégonflèrent d'opérer des arrestations.

Les délégués ouvriers prirent ensuite la parole. Ils demandèrent aux ouvriers de préciser leurs revendications. Ceux-ci se prononcèrent pour 3 fr. d'augmentation de l'heure. Les délégués inventèrent alors les ouvriers à reprendre le travail en disant : « 3 fr. de l'heure, vous les aurez ! »

Toutefois ils ont demandé à la direction 3 fr. pour les professionnels, 2 fr. pour les ouvriers spécialisés et 1 fr. 50 pour les apprentis. Pourquoi ça ? Est-ce que le coût de la vie n'a pas augmenté pour tous de la même manière ? Beaucoup d'ouvriers pensent qu'on devait demander pour tous la même augmentation. Que le patron divise les ouvriers, favorisant ceux-ci et défavorisant ceux-là, c'est normal ; il fait son travail pour affaiblir les ouvriers. Mais les ouvriers, eux ne doivent pas se prêter à ces manœuvres. Ils doivent lutter pour les mêmes revendications. Déjà des gars disent que « si on les laisse tomber, ce n'est pas besoin de suivre le mouvement. » Bien entendu, cette réaction n'est pas juste. Il faut appuyer les délégués. Il faut que le mouvement soit unanime. Mais il faut demander que les ouvriers soient consultés sérieusement sur les revendications. Pour ça, il faut renforcer le syndicat ; il faut aussi tenir des assemblées de tous les ouvriers de chaque atelier et établir un cahier de revendication sur lequel les ouvriers seront unanimes. Dès maintenant, les gars les plus combattifs doivent se réunir en petits groupes de Front Ouvrier pour organiser la victoire.

F.A.C.E.L.

Une grève pour l'amélioration de la cantine a obtenu partiellement satisfaction :

S.V.C.A.V. (Les Mureaux)

A la S.N.C.A.N.-Les Mureaux une pétition générale a eu lieu pour demander de l'augmentation. Les employés de bureau et les ouvriers se sont unis pour cette pétition. Une réponse évasive de la Direction a été le seul résultat.

A la fin d'octobre, l'alerte ayant été donnée trop tardivement (les avions passaient au-dessus de l'usine), la grève a été immédiatement déclenchée et a duré 20 minutes. La Direction qui, cette fois, sentait la force et la cohésion des ouvriers a promis de sonner les pré-alertes et de construire un abri à 5 m. de profondeur.

Les ouvriers ont entrepris la lutte pour leur salaire ; ils en réclament le réajustement avec rappel au 1^{er} Juin.

Le Comité social a démissionné.

Les Marchands d'hommes

Ce sont les entrepreneurs de la côte. Certains ne possédaient rien en 1940. Aujourd'hui ils sont riches. Ils ont trouvé de la main-d'œuvre prête à s'embaucher à n'importe quelles conditions pour éviter la déportation.

Aussi ces travailleurs vivent-ils misérablement. Beaucoup ont leur famille réfugiée à 20 ou 40 km. Ils se lèvent à 5 h., font 5 ou 10 km. en vélo jusqu'au train ouvrier. Le soir, harassés de fatigue, ils refont leurs 10 km. pour rentrer chez eux par tous les temps. Et pas de bons de pneu.

D'autres sont entassés dans des baraques mal chauffées, avec de mauvaises paillasses. Avant l'aube, ils prennent le train ou le camion qui les amène au chantier. A midi, sur le tas, une gamelle de rata infect. Le soir, au camp, ils font la queue une demi-heure, même sous la pluie, pour avoir une gamelle de soupe et un maigre casse-croûte !

Les salaires sont dérisoires : de 7,60 à 9,20 de l'heure. Les jours diminuent, les gars font 9 heures au lieu de 10 et 11 heures quand le temps le permet. Dans certaines entreprises, la prime de déplacement n'est payée qu'après un certain nombre d'heures de présence.

Les gars de la côte mènent une vie d'esclaves pour enrichir les marchands d'hommes, protégés par les feldgendarms.

Il leur faudra lutter pour vivre. Un seul moyen : S'unir dans le Front Ouvrier clandestin.

Les Mineurs à l'avant-garde

U.S.A. — Le 1^{er} Novembre, 530.000 mineurs de Pennsylvanie, de l'Illinois, de l'Alabama, se sont mis en grève pour la quatrième fois en 6 mois. Ils réclamaient l'augmentation de leurs salaires et la signature de contrats collectifs. Au bout de quelques jours de grève, ils ont obtenu d'importantes augmentations. Malgré l'ordre donné par J. Lewis, président du syndicat, la grève a continué en Pennsylvanie.

Australie. — Le 2 Novembre, 8 mines australiennes se sont mises en grève. M. Ewart, ministre des affaires étrangères, a déclaré que des sanctions ont été prises contre les meneurs.

Grande-Bretagne. — Le 28 Octobre, une nouvelle grève s'est déclenchée à Hartfield et à Chesterfield. Les grévistes réclament des augmentations de salaires.

Un mot d'ordre à ne pas donner : « Pour Valmy »

Dans toute la zone sud, une intense propagande était faite, fin septembre, pour inciter les ouvriers à un vaste mouvement de grève. Il s'agissait de manifester par des grèves à l'occasion de... l'anniversaire de la victoire remportée par les Français contre les Prussiens à Valmy, en 1792 !... Il semble qu'il y a d'autres raisons plus actuelles pour faire grève en 1943, — par exemple les salaires de famine, la déportation, les journées interminables ou le sabotage des lois sociales. — C'est ce que nos camarades s'étaient efforcés d'expliquer aux camarades du P.C. qui lançaient l'idée de la grève. Mais au P.C. il fallait une grève "patriotique"...

En fait, la grève a été presque partout un échec complet : A Marseille, seuls quelques ateliers ont débrayé. A Clermont-Ferrand, les tracts appelaient les ouvriers du bagne Michelin à entrer en grève pour exiger, à l'occasion de Valmy, la libération des héros de la lutte patriotique, le dirigeant syndical, arrêté comme communiste, et... Michelin, qui est respectueusement gardé comme gaulliste. Comment s'étonner si pas un ouvrier — pas même un communiste — n'est entré en grève sur de tels mots d'ordre, pour faire relâcher un patron de combat ? A Lyon, les ouvriers, dans l'ensemble, ont refusé de débrayer pour les beaux yeux du communiqué patriotique. Les métallos lyonnais ont plus d'une fois démontré qu'ils étaient prêts à entrer en lutte pour leurs revendications ou pour la solidarité — comme on a vu par la grève des 40.000 métallos de la région, l'année dernière. — Mais cette grève, ils ne voyaient ni à quoi elle servirait, ni ce qu'ils en retireraient. C'est pourquoi, dans l'ensemble, ils ne bougèrent pas.

L'exemple de la S.I.G.M.A., à Lyon

Dans quelques usines, néanmoins, la température était telle que les gars ont débrayé. « On aurait pu les faire débrayer pour n'importe quoi », nous dit un camarade. La principale usine qui ait débrayé est une des plus fortes de Lyon, l'usine S.I.G.M.A. La grève se répandit d'atelier en atelier, sans que les gars en sachent le but précis. La situation était sérieuse. Car la grève qui n'avait aucun but revendicatif allait inévitablement au fiasco. L'échec et la répression inutile auraient pour résultat inévitable d'user la combativité des ouvriers. Mais les militants responsables rétablirent la situation. Ils prirent la tête du mouvement. Mais au lieu de le laisser barbouiller en tricolore, ils lui redonnèrent son véritable caractère revendicatif. Ils proposèrent aux ouvriers de reprendre comme but de la grève les revendications déjà présentées à la Direction à l'occasion du 1^{er} Mai.

Ainsi la grève cessa d'être menée pour des motifs "nationalistes" et reprit le caractère ouvrier qu'elle n'aurait pas dû cesser d'avoir. Les ouvriers s'emportèrent sur plusieurs points importants, classe contre classe.

Grèves en Angleterre

Les dockers de la Tamise sont en grève. 24.000 ouvriers d'Ecosse, pour la plupart des femmes, ont cessé le travail ; les ouvrières réclament un salaire égal à celui des hommes.

Les Partisans à l'œuvre : La libération massive du Puy-en-Velay

(Récit d'un libéré)

C'est pour cette nuit, nous le savons. Nous avons partagé nos maigres provisions et enroulé nos couvertures comme il nous a été prescrit. Et maintenant, allongés sur nos couchettes, en partie habillés, nous camouflons sous l'unique couvre-pied qui nous reste. 9 heures. 10 heures. Comme c'est long ! Nous reprenons subitement contact avec le temps. Nous essayons de nous détendre, de calmer nos nerfs, car l'effort sera probablement rude, cette nuit. Peine perdue. Silence dans la cellule, silence dans les autres cellules. 95 emprisonnés politiques (dont 50 condamnés déjà à des peines de travaux allant de 5 ans à la perpétuité) se recueillent. Et chacun de nous sent son exaltation croître à la pensée de ses 94 camarades qu'il sait obsédés par la même vision : cette nuit, nous quittons les geôles infectes du tandem ignoble Laval-Pétain ; cette nuit, nous reprenons le combat révolutionnaire. Cette sortie-là, c'est tellement plus beau qu'une amnistie ! Enfin, nous entendons sonner minuit ; c'est l'heure convenue, et nous sommes un peu anxieux, malgré notre confiance. Si par hasard quelque chose allait clocher ? Si un bruit allait donner l'éveil au poste de gendarmes qui se trouve dans la cour de notre bâtiment ? Tantôt, mes compagnons de cellule et moi, grimpés sur le plus haut châlit, nous les ayons vus vérifier leur fusil-mitrailleur. Je passe pour avoir l'ouïe fine ; les copains m'enjoignent d'écouter, l'oreille collée à la porte de la cellule. Un échotement à peine perceptible ; puis j'entends — je devine plutôt — une, deux portes qui s'ouvrent. Dès lors, tout va se dérouler avec une rapidité et une "souplesse" qui révèlent une organisation remarquable. Des pas furtifs gravissent l'escalier qui mène au 1^{er} étage. Je prends conscience du plan : surprendre et désarmer sans bruit les quatre gendarmes qui dorment là-haut en attendant de relever leurs collègues de garde. Que qu'on cris étouffés, une très légère bouc-lade. Notre tension devient douloureuse. Mais nous n'entendons plus rien ; l'épisode est consommé. Qu'en sera-t-il avec

les postes de gendarmes de garde ? 10 minutes environ passent. Enfin, des pas reviennent, toujours aussi furtifs. Pas de doute, ce sont des copains. Hurrah ! Tout à coup, de l'autre côté de la porte, une voix chuchote mon nom et me demande si nous sommes prêts. Bien sûr ! Une après l'autre, en silence toujours, les portes s'ouvrent alors ; quel moment ! Nous sortons sans bruit et restons devant nos cellules : discipline. Car la prison est encore pleine de gardiens qui logent sur place et dont il va falloir s'assurer en douceur, si possible. A l'extérieur, nous savons que les F.T.P. cernent la prison et font bonne garde : tant pis pour les promeneurs attardés, ils seront bien gentiment retenus jusqu'à ce que notre affaire soit terminée. Retournons à l'intérieur : tout se passe sans accroc. On enferme ces messieurs de l'administration : gardien-chef, économiste, surveillants et... leurs femmes. Les gendarmes sont déjà sous clef. On prend naturellement la caisse : n'est-ce pas notre argent ? Et aussi nos vêtements civils. Le tout se fait sans bouc-lade, sans bruit, avec calme et discipline. Toutes les issues sont gardées par des camarades armés. Nous sommes maintenant entièrement maîtres de la prison. Les visages rayonnent. Je serre des mains, beaucoup de mains. Les yeux brillants, les "jeunes" d'une cellule de J.C. me confient que c'est le plus beau soir de leur vie. Comme je les comprends ! Un camarade communiste, ex-compagnon de cellule, m'apporte un pistolet de gendarme, avec ceinturon et baudrier. Lui-même a gardé un mousqueton. En jubilant, il me confie : « Cet idiot-là m'a supplié pour que je lui prenne seulement les armes, sans le harnachement. Tu penses ! » Mais il faut faire vite. Nous sortons, chargés de nos paquets.

L'air libre ! Les camarades F.T.P., de 5 m. en 5 m., nous montrent le chemin qui mène à la route où nous attendent les camions. Nous embarquons, les voitures démarrent et foncent. Des kilomètres, encore des kilomètres. Puis l'arrêt, pour le ca-

mion où je suis tout au moins. Notre groupe descend. Nous allons maintenant rejoindre à pied le camp qui nous est affecté, à travers champs, collines et bois. Toute la nuit, nous marchons. Nous passons une rivière à gué, de l'eau jusqu'à mi-cuisses. Nos guides payent de leur personne : eux-mêmes en plein jus, ils nous éclairent et nous font traverser jusqu'au dernier. Les camarades tiennent le coup magnifiquement. Pourtant, il en est de tout âge, et les années de cellule préparent mal à de tels efforts. Nous ne regrettons pas la culture physique quotidienne à laquelle nous nous astreignons tous. Et puis, disons-le : la liberté est un moteur bien puissant. Au petit jour, nous ne nous arrêtons pas, car nous sommes encore loin du camp. Cela me paraît bien imprudent ; à voix basse, je m'en ouvre à N., qui marche à côté de moi ; il est de mon avis. Mais nos jeunes guides (tous J.C. ou sympathisants) ont confiance et sont sûrs d'eux. Leur ardeur fait plaisir à voir. Et le spectacle n'est pas moins extraordinaire, d'une parolle troupe d'hommes marchant en pleine lumière, armés, arrêtant calmement le charroi au croisement d'une route, et salueant les paysans qui nous rendent notre salut avec sympathie et sans crainte aucune. N. et moi n'en croyons pas nos yeux ; nous pensons rêver. Quelle évolution depuis notre arrestation (1 an et demi déjà !) Nous avions suivi passionnément le développement de l'esprit de "résistance", mais ce premier contact nous étonne quand même et nous ravit.

Quand nous rejoignons le camp, après deux jours de marche forcée, de jour et de nuit, nous pensés à tous et là même : que de chemin parcouru depuis notre incarcération ! Le sentiment de la solidarité qui nous unit les uns aux autres pour un même combat a été plus fort que les calculs mesquins ou odieux de certains bureaucrates : au coude à coude avec les camarades du P.C., notre vie de partisans commence. La solidarité ouvrière a été la plus forte ; nous serons unis dans le combat, comme nous avons été unis contre nos bourreaux, en prison.